# THÉATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1172



## LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
## FRATERNITÉ

OU



Prenez-moi,
mais ecoutez-moi
Diderot

# PENDEZ-MOI;

## MAIS ÉCOUTEZ-MOI.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

*PREMIÈRE Lettre du BON-HOMME DES BOIS, Citoyen Actif.*

C'EST trop fort; à la fin, faut que la bombe crève; faut que je dise à fait ma pensée. Je suis un bon patriote : j'ai été à la prise de la Bastille; j'ai même été à Versailles le 5 Octobre; il est vrai que cette fois-là, je ne savois pas tout ce qu'on voulois faire le 6....mais c'est égal : à présent, je vois bien clairement ce qu'on veut faire; je vois qu'on trompe le pauvre monde; qu'on fait en aller tous les riches; combien n'en est-il pas partis, encore la semaine dernière, dans plus de 200 voitures, que j'ai vu sortir de cette pauvre ville. Je vois enfin qu'on reparle encore de lanternes et de brûler...tout cela me désole....Je pensois un matin à toutes ces vilainies-là; et j'ai

été en parler à un Monsieur, qui est de mes amis, parce que c'est un honnête homme, qui a étudié plus que moi... Voici ma conversation avec lui ;

LE MONSIEUR.

Bon jour, Bon-homme Jean ! Qu'elle nouvelle ?

LE BON-HOMME.

Pas grand chose, Monsieur ; pas grand chose de bon. Mais dîtes-moi donc quand est-ce que ça finira, tout ce grabuge là ?

LE MONSIEUR.

Finir. Bon ! attendez donc que cela commence. Oh ! vous n'y êtes pas encore : ceci est un supplément de révolution ; Lameth le disoit aux Jacobins : » *Il faut* » *une nouvelle leçon au Roi ; il a oublié celle* » *des 5 et 6 Octobre* «....Eh bien ! voilà le supplément qui commence.

LE BON-HOMME.

Mais qu'est-ce qu'il a donc encore fait, notre bon Roi ?

LE MONSIEUR.

Ce qu'il a fait ? lisez MM. Carra, Marat, l'Orateur du Peuple, le Défenseur de la Liberté, etc. Vous verrez, dans Marat, que le Roi a encouru l'animadversion de cet écrivain, en paroissant sensible à la retraite de M. de la Tour du Pin ; en nommant cet Ex-Ministre (qui est un excellent militaire) ; au commandement de l'armée d'Aunis ; en donnant une ambassade à son fils ; aussi Marat, l'honnête Marat, dans son numéro 280, pages 7 et 8, exprime-t-il toute son indignation à ce sujet, par les deux paragraphes suivans.

» Je ne ferai ici aucune observation sur » les marques de sensibilité qu'a donné Louis » XVI, à l'idée de la retraite du Ministre » de la Guerre ; je laisse ce phénomène à » expliquer aux sots, qui regardent le Roi » comme l'ami de la Constitution, le Res-

» taureur de la Liberté : Quant à moi, qui » l'ai toujours regardé comme le premier » ennemi du peuple, tout ce que je ne puis » passer sous silence, c'est l'impudence avec » laquelle il (le Roi) ose insulter à la Nation, » en comblant de faveurs, et en accordant » des emplois de la plus haute confiance à » des hommes qui seroient les objets de son » indignation, s'il avoit une ombre de vertu «.

LE BON-HOMME.

Bon dieu ! quel langage ! quoi, un auteur, et quel auteur ! un homme qui a été toute sa vie un coquin, faut dire, dans tous les genres, se permet d'écrire de telles horreurs contre le chef de la nation, qui est un brave homme, patriote et bon citoyen comme un district : il est sûrement gagé par le duc d'Orl. . . ; — Mais, oui, je me remets que lorsqu'il se fut échappé, l'année dernière, que la Garde Nationale le cherchoit, il se sauva à Londres auprès de ce prince, qui lui donna, j'en jurerois, beaucoup d'argent, car à son retour ici il s'est caché chez M. Saint-Sauveur, derrière la nouvelle Comédie françoise, là où il regorgeoit d'argent, et il en dépensa, dieu

sait combien, pour recommencer son infernale feuille : est-ce que même il n'en fit pas tout de suite deux ; mais il a laissé l'autre là pour faire plus à l'aise son diabolique *Ami du Peuple*. Oh, le scélérat ! je n'ai jamais voulu croire qu'il y eût des *possédés* ; mais s'il n'en exista point avant la révolution, je vois qu'il en est sûrement un maintenant dans ce coquin de Marat.

LE MONSIEUR.

Cher honnête homme, vos réflexions sont justes. Vous êtes indigné, vous êtes révolté à ces traits de scélératesse de Marat ; telle est la sensation qu'éprouve une âme pure. Vous allez avoir bien d'autres sujets de frémir d'horreur en voyant ce Marat conseiller le crime, exhorter aux forfaits, inviter aux attentats, ordonner les meurtres, les incendies, les assassinats. Voici ce qu'il dit au peuple, dans son nº 283, page 5, ligne 5, pour les personnes qui n'ont pas approuvé le pillage de l'hôtel de Castries.

» Ce genre de punition n'est rien pour les » personnes qui vous outragent, et qui n ont » point d'hôtels à Paris, point de châteaux » dans ses environs ; comment donc réprime-

» riez-vous aucuns des bandits soudoyés? Que » vos vengeances soient donc raisonnées. LA » MORT, LA MORT; voilà quelle doit » être la punition des traîtres acharnés à vous » perdre ; c'est la seule punition qui les glace » d'effroi ; n'allez donc jamais sans armes, » et afin qu'ils ne vous échappent pas par la » longueur des apprêts du supplice, poignar- » dez-les à l'instant, ou brûlez leur la cer- » velle «.

A la page 6 du même n°, Marat dit que M. de la Fayette n'avoit d'autre vue que de mettre la désunion dans l'armée parisienne, en s'occupant de la formation de la maison du Roi. Il débite au peuple ses généreuses maximes à ce sujet, dans les termes suivans :

» Voici plus que jamais le tems d'exercer votre » juste vindicte. Apprenez que déjà trente- » cinq spadassins fameux ont été rassemblés » à grands frais de tous les coins du royaume, » par le général Mottier, pour égorger vos in- » trépides défenseurs ; apprenez que trois » cens chevaliers faméliques de Saint Louis, » sont dans le complot. Commencez donc, » citoyens intrépides, par demander aux ba- » taillons parisiens, une garde d'honneur pour » MM. Barnave, Péthion, Menou, Lameth,

» d'Aiguillon, Bouche, Biauzat, Roberts-
» pierre. Après cela, dignes amis de la pa-
» trie, ne ceſſez de donner la chasse aux as-
» sassins Blot, Champigny, les trois che-
» valiers de Saint-Louis qui ont insulté Bar-
» nave, l'officier du régiment du roi, qui a
» menacé Robertspierre; les nommés Parisot,
» Desmottes, Boinville, etc, aides-de-camp
» spadassins du sieur Mottier, le nommé
» Beauregard, officier de la garde à cheval:
» voilà les scélérats que vous devez d'abord
» immoler au salut public; abattez-les sans
» pitié sous vos coups; que s'ils demandoient
» grace à genou, mettez-les dans l'impuis-
» sance de jamais réaliser leurs horribles pro-
» jets: abattez-leur les pouces des mains ».

Quant à la formation de la maison du Roi, Marat se sert, dans son n° 281, pages 7 et 8, des douces et belles expreſſions qui suivent:

» Cependant les comités traîtreux de cons-
» titution, militaire, et des rapports sont
» instruits de ce projet.

» Lorsqu'il aura reçu la sanction des co-
» mités perfides, vous verrez arriver frère
» Fréteau, tout essoufflé, grimper à la tri-
» bune, vous annoncer avec effroi différentes

» missives arrivées de l'étranger, et forgées » dans son cabinet, vous informer des prépa- » ratifs alarmans de toutes les puissances et de » l'approche des ennemis. Je somme ici MM. » Duport, Biauzat, Chabroud, Péthion, » d'Aiguillon, Barnave, Lameth, Roberts- » pierre, de ne pas souffrir que cet affreux » projet soit mis en délibération ; et si le rap- » porteur de ces comités avoit le front de le » proposer, je conjure ici mes braves conci- » toyens, qui ont été faire une petite visite » de correction à l'hôtel de Castries, de se » rendre à l'assemblée le jour du rapport, » leurs poches pleines *de cailloux*, et de les » distribuer, *d'un bras vigoureux*, aux plats » *coquins* qui auroient l'impudence de le pro- » poser «.

LE BON-HOMME.

Mais ce Marat n'est pas un homme ; c'est un assassin ; c'est un démon.

LE MONSIEUR.

Il n'est pas le seul qui deshonore l'humanité ; je vous en ferai connoître bien d'autres, et de ce nombre *le Défenseur de la Liberté*. C'est ainsi que ce forcené parle du Roi et de la

Reine, dans son n° 34, pages 153 et 154 :

» Voyez cette autrichienne ( que la nature » a formée pour le malheur des peuples pré- » sens, et la honte des races futures ), voyez- » là, dis-je, applaudir aux forfaits de ses » bons amis ; voilà le serpent que vous ré- » chauffez dans votre sein ; voilà celle qui » brûle de faire répandre votre sang ; voilà » celle enfin qui vous enlève le cœur d'un Roi, » que vous avez peut-être trop tôt encensé «.

» L'amour que nous portons à nos mo- » narques nous aveugle ; nous leur prêtons des » vertus dont ils ne sont point susceptibles, » et que penser de ce projet infernal, de cette » maison militaire ? Que penser d'un Roi qui » peut écouter, sans frissonner d'horreur, » le coupable projet d'élever une armée d'en- » nemis au sein d'une armée citoyenne. Voilà, » François, voilà l'idole devant laquelle vous » vous prosternez. Voilà ce Roi citoyen, ce » Roi ami de la liberté, et qui compte pour » rien de vous exposer au plus affreux car- » nages. Le cœur d'un Roi est donc bien lâche, » bien vil et bien ingrat, pour trahir l'intérêt » d'un peuple qui le nourrit ?

» Il n'est plus tems de dissimuler : que sont » les Rois ? Une poignée de tyrans qui s'abreu-

» vent du sang et des pleurs d'une multitude » de victimes immolées à leur ambition, à » leurs vices divers.

» Le ciel, dit-on, vient à notre secours, » la Reine est malade «.

LE BON-HOMME.

Oh ! ma foi, Monsieur, je n'y puis plus tenir ; mais quelle est donc la tyrannie du bon Louis XVI? Quels sont donc ses vices divers ? Le malheureux auteur voudroit peut-être que nous fussions sans Roi. Si jamais ce malheur nous arrivoit, ce seroit alors que le peuple auroit des tyrans par milliers.

Et puis ce scélérat, qui se qualifie du titre de *Défenseur de la Liberté*, pense-t-il faire partager son infernal vœu, en disant : » *Le » ciel vient à notre secours ; la Reine est ma- » lade !* » Qu'il se rappelle, le monstre, que cette Reine qu'il a voulu faire assassiner, est cette même Dauphine que nous aimions tant, et que nous aimerions encore si des courtisans ne lui avoient donné de mauvais conseils, tandis que de vilaines gens nous en disoient tout plein de mensonges. Il y a eu du mal entendu dans tout ça. Tenez, Monsieur, faut dire vrai, il y a déjà long-tems qu'on ne s'entend

plus. Voilà la Fayette, Bailly, eh bien, on dit que ce sont des aristocrates, et tant d'autres qu'on nous disoit il y a un an, applaudissez quand ils paſſoient, et aujourd'hui rien, on *chit*. Le François est drôle, si ce n'est le Roi il ne sait pas aimer pendant deux jours la même chose.

Mais si vous pensez, Monsieur que tous ces libelles qu'écrivent les Carra, Marat, l'Orateur du Peuple, le Défenseur de la Liberté, etc, sont la cause du vertige qui nous prend comme çà de tems en tems au peuple, pourquoi n'écrivez-vous pas aussi vous, afin d'ouvrir les yeux de ce pauvre peuple ?

LE MONSIEUR.

Parce qu'on ne laisse pas vendre les écrits raisonnables.

LE BON-HOMME.

Pourquoi cela ?

LE MONSIEUR.

Pourquoi ! parce que le Duc d'Orl.... et ses adhérens sont les maîtres dans plusieurs Diſtricts ; parce qu'il n'y a de justice & de liberté que pour les plus forts ; parce qu'on dit que les papiers raisonnables sont contre la Nation ; & il y a dans une des galeries de bois du Palais-Royal, une boutique établie, n°. 229, où se vendent publiquement des brochures de la dernière obscénité, telles que : *les travaux d'Hercules, ou la Rocambole de la F***—La Reine Magi-*

cienne.—*Les Religieux & Religieuses laborieux, ou les fruits de la liberté.—Les enfans de Sodôme à l'Assemblée Nationale.—La G**** en pleurs, &c, &c.* Cette dernière avec cette épigraphe :

*En c*** est d'un Dieu ;*
*Se b*** est d'un homme.*

Les autres avec des épigraphes du même genre ; & toutes avec des estampes plus dégoutantes les unes que les autres.

## Le Bon-homme.

Eh bien, Monsieur, tout ce que je vois ; tout ce que j'entends ; tout ce que vous me dites ; tout ce que je sens de vrai patriotisme, peut me faire tout braver. La lanterne, les bassins des Tuilleries & du Palais-Royal, rien ne m'effraie. Ainsi, je me charge d'écrire, si vous voulez vous charger seulement de corriger mon ſtyle ; car je veux m'expliquer d'une façon à être entendu ; & alors ce doit être dans un langage différent du mien, je trouve cependant que depuis quelque tems, je m'énonce moins mal, sur cette matière que sur toutes les autres. Vous ne risquez rien. Je signerai tout ; je donnerai même mon adreſſe. Si l'on me plonge dans un bassin ; si l'on me lanterne, eh bien ! je serai mouillé ou pendu pour la bonne cause, & mes dernières paroles, en mourant, seront celles-ci : pendez-moi, mais écoutez-moi. Chers Compatriotes ! aimez la loi ; mais aussi aimez votre Roi. Jamais, non jamais vous n'en eûtes un aussi bon.